



# Jacques De Decker (1945–2020), élu le 8 mars 1997

HOMMAGE RENDU PAR JEAN-BAPTISTE BARONIAN

Un demi-siècle durant, du début des années 1970 à 2020, l'année de sa disparition, Jacques De Decker a été, sans conteste, la plus importante figure du monde littéraire francophone de Belgique. Il a tout fait en ce domaine, tout ce qu'il était possible et imaginable de faire, et il s'est intéressé à tout : au théâtre, à la poésie, au roman, à la nouvelle, à l'essai, à la biographie, à la critique, à l'opéra, à la danse, au cinéma, à l'édition, à la direction de revue, à la traduction, à l'enseignement, au journalisme (presse écrite et presse audiovisuelle), à la politique culturelle en Wallonie et à Bruxelles et aux moyens de la rendre vivante et efficace...

Il a sans cesse été au four et au moulin des lettres, dès que quelque chose se passait dans le landerneau. Et quand, par malheur, rien ne s'y passait, ou qu'il avait le sentiment frustrant et désagréable que rien ne s'y passait, il a toujours veillé à prendre lui-même les devants. Jamais, ou presque jamais, pour sa gloriole personnelle. Pour les écrivains. Pour les autres, ses consœurs, ses confrères, ses pairs, ses amis, intimes ou pas, copains ou non, sans distinction. Et sans rien demander en retour.

On l'a vu partout, et il n'existe aucun lieu peu ou prou littéraire, en Wallonie ou à Bruxelles, où on ne l'ait pas vu ni entendu. Et même lorsqu'il n'y était pas présent en chair et en os, on pouvait comme deviner, sentir planer son fantôme, sa longue silhouette filiforme si caractéristique, son allure processionnaire et flegmatique...

Sans compter sa participation constante et assidue à des jurys de prix littéraires ; son engagement au sein de l'Association des écrivains belges et au sein du PEN Club

Belgique ; son travail de secrétaire perpétuel à l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, de 2002 à 2019 ; les innombrables entretiens, débats et rencontres qu'il a animés sans relâche, notamment à la Bibliothèque des Riches Claires ou à Passa Porta à Bruxelles ; ses interventions dans des colloques, des séminaires et des symposiums, aux quatre coins du royaume (les Flandres comprises) et à l'étranger ; ses prises de parole dans diverses commissions ministérielles ou des associations littéraires et culturelles telles que la Maison Maurice Béjart, la Fondation Maurice Carême ou Les Amis de Georges Simenon...

Personne, non, personne n'a mieux que lui servi et défendu les lettres belges, les lettres septentrionales, que ce soit celles du passé ou celles de son époque, dont il aura été le grand connétable et le principal avocat, un peu à l'image de Camille Lemonnier, qu'il vénérât, au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Cent ans les séparent. En faudra-t-il cent autres pour que Jacques De Decker soit remplacé ?

Jacques De Decker avait à peine dix-sept ans et demi, en 1963 (il est né à Schaerbeek le 19 août 1945), quand avec son complice, Albert-André Lheureux, il a fondé le Théâtre de l'Esprit Frappeur (aucune allusion au Théâtre du Grand-Guignol à Paris) et qu'il est monté sur les planches comme acteur, avant de se lancer très vite dans l'adaptation. À bride abattue. Des adaptations de l'anglais, de l'allemand et du néerlandais — des langues qui lui étaient familières depuis son adolescence et qu'il approfondira au cours de ses études de philologie à l'Université libre de Bruxelles et grâce à ses lectures, non seulement de grands textes classiques, mais aussi, soucieux comme je l'ai dit de prendre les devants, des œuvres inconnues du public francophone belge. Et non seulement pour la scène baptismale de l'Esprit Frappeur, mais pour d'autres scènes de la capitale : le Théâtre-Poème, le Théâtre de Poche, le Théâtre de la Balsamine, le Théâtre royal du Parc, le Théâtre Molière, le Théâtre de l'Ancre, le Rideau de Bruxelles, le Théâtre royal des Galeries, le Théâtre national de Belgique...

Le vaste répertoire qu'il a abordé au fil des années donne le tournis. Quel auteur citer ? Ou plutôt quel auteur ne pas oublier ? Christopher Marlowe, William Shakespeare, Heinrich von Kleist, August Strindberg, Anton Tchekhov, Henrik Ibsen, Arthur Schnitzler, Frank Wedekind, Bertolt Brecht, Hugo Claus, Peter

Schaffer, Peter Ustinov, Marie Laberge, Woody Allen, Botho Strauss... Et Jacques De Decker n'a pas hésité non plus à adapter pour la scène des romans célèbres, célèbri-s-simes, tâches « casse-gueule », dont il s'est acquitté comme s'il effectuait de brillants tours de passe-passe : *Le Rouge et le Noir* de Stendhal en 1972, *Molly Bloom* d'après *Ulysse* de James Joyce en 1973, *Les Trois Mousquetaires* d'Alexandre Dumas en 1983, *Le Capitaine Fracasse* de Théophile Gautier en 1986 ou encore *Le Tour d'érou* de Henry James en 2000.

Naturellement, il a aussi écrit ses propres pièces, neuf au total, la première *Petit matin* en 1976, la dernière, *Épiphanie 80* en 2007. Elles tournent pour la plupart autour des questions de couple, des conflits entre des femmes et des hommes, dans leur existence à la petite semaine, presque au ras du sol, si ce n'est au ras d'eux-mêmes. Ce sont ces mêmes thèmes qu'on retrouve dans *La Grande Roue*, son premier roman paru en 1985 et conçu, grosso modo, à la manière de *La Ronde* d'Arthur Schnitzler. Autant dire que la trajectoire du livre revêt ici une importance cruciale : des personnages surgissent à l'avant-plan, parlent, agissent, puis s'effacent pour laisser leur place à d'autres, lesquels à leur tour suivent un destin analogue. Ils sont ainsi une douzaine, chacun surpris à un moment donné de son existence, avec ses joies et ses vicissitudes, le temps de jouer son rôle éphémère. Et puis, sans même qu'on s'en aperçoive, on change de décor, mais toujours au cœur de Bruxelles et de sa périphérie, on change de profession, d'âge, de rêve, de désir, à travers une série de saynètes à la fois graves et primesautières...

Jacques De Decker est revenu au roman cinq ans plus tard avec *Parades amoureuses*, dont le titre est tout dedeckerien et le ton simenonien, des phrases simples et même anodines, des dialogues vrais, spontanés, une écriture qui traduit fort bien les menues choses de la vie quotidienne et leur « insoutenable légèreté », tout en s'attachant à un personnage de professeur de littérature, occasion de rendre hommage, entre autres, à M<sup>me</sup> de La Fayette, Daniel Defoe, Franz Kafka ou F. Scott Fitzgerald. En même temps, au moyen d'une multitude de détails, Jacques De Decker dépeint une certaine réalité belge, sans jamais tomber dans la mélasse des images d'Épinal ni les *belgeries* vulgaires, conscient qu'on ne fait pas de la bonne littérature avec les ersatz d'une culture. Cette réalité belge, à nulle autre pareille, sous-tend d'ailleurs l'intrigue de son

troisième roman, *Le Ventre de la baleine* (1996), à propos de l'assassinat du politicien socialiste André Cools, et inonde ses recueils de nouvelles : *Tu n'as rien vu à Waterloo* (2003), *Histoires de tableaux* (2005) et *Modèles réduits* (2010), ensemble fuligineux de vies imaginaires minuscules, que Pierre Michon adorerait.

On l'imagine bien, l'œuvre critique de Jacques De Decker est pareillement dévolue en grande partie à la réalité belge. Dans *La Brosse à relire* (1998 et 2015), il a ainsi réuni des chroniques et des articles sur des écrivains belges contemporains. Mais son œuvre critique a aussi trait aux littératures étrangères, comme en témoigne *En lisant, en écoutant* (1996), dans lequel il parle, ou fait parler, quelques auteurs prestigieux comme John Updike, Umberto Eco ou Joyce Carol Oates. Et puis il y a ses deux biographies parues chez Folio, la première consacrée à Henrik Ibsen en 2006, la seconde à Richard Wagner en 2010 — deux biographies amoureuses en quelque sorte, aux limites de l'hagiographie. Saint Henrik et saint Richard, deux élus de son calendrier sentimental.

Calendrier sentimental. Forcément, Jacques De Decker avait le sien. Comme tout homme cultivé digne de ce nom. Sans passion, sans dilection, sans subjectivité, la culture est un jeu de dupes. Ce n'est pas parce que son sacerdoce a consisté, tout au long de sa vie, à prendre parti pour les lettres belges qu'il les voyait toutes en rose, et sans la moindre ombre au tableau. Il pouvait porter aux nues un livre qui ne valait pas tripette et détester un pur chef-d'œuvre. Mettre le génie et le faiseur au même niveau, au panthéon.

Je n'ai jamais trop su pourquoi, ni sur quelles bases, il encensait tel auteur et foulait aux pieds tel autre. Idem quand il parlait des films et des expositions qu'il avait vus. Il adorait, il excluait. Il distribuait des bons points et des mauvais comme à l'aveuglette, au gré de ses caprices, de ses humeurs, des repas qu'il avait pris, des gens qu'il venait de rencontrer, du beau temps, de la pluie. Ses coups de cœur et ses coups de boule se confondaient. Une fois qu'il s'enflammait pour un créateur ou pour une œuvre, il était capable de grandes déclarations, de prophéties quasi irrationnelles. Il a vu par exemple en Roland Breucker, dont les dessins ornent les couvertures de la revue *Marginales*, un artiste de génie et il est allé jusqu'à lui prédire un destin posthume

plus flamboyant que celui de Félicien Rops. Le plus sérieusement, le plus honnêtement du monde. Des réactions de ce genre, il les appelait des « fantômes privés ». Et il en avait à revendre, tant il était curieux, tant il avait besoin de ferveur, d'empathie et d'enthousiasme.

C'était tout son charme, tout ce qui faisait de son personnage une figure précisément charmante, irrésistible, unique. Mais les saints de son calendrier sentimental, eux, n'ont jamais changé. Avec, à leur tête, Stendhal, Paul Valéry, James Joyce, Hugo Claus et Georges Simenon, notre divinité commune, qu'il a lu jusqu'à ses tout derniers jours.

On ne pourra pas oublier JDD. Tous ceux qui l'ont connu, vu, entendu, tous ceux qui l'ont vu aller et venir, de près, de loin, présenter un livre, questionner un auteur, discourir sur une communication, s'emballer, sortir de ses gonds ou faire des oracles, ne pourront pas l'oublier. Il a occupé le terrain, oui, dans tous les sens du terme, mais depuis qu'il n'est plus là, depuis le 12 avril 2020, le terrain est affreusement triste, terne, monotone, cafardeux, pire qu'un paysage simenonien crépusculaire.

Copyright © 2021 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Pour citer cet hommage :**

Jean-Baptiste Baronian, *Jacques De Decker (1945–2020), élu le 8 mars 1997 [en ligne]*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2021. Disponible sur : <[www.arlffb.be](http://www.arlffb.be)>